



Le marquis de la Galoche prit la parole.

Les Mésaventures de Jean-Paul Choppart,
ill. H. Giacometti, Hetzel (collection particulière Marcel Édouard Lemaire)

LES MÉSAVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPART de Louis Desnoyers

par Francis Marcoin



On peut dire qu'il existe une sorte de coterie, un club d'initiés, dont les membres se reconnaissent à la lueur qu'allume dans leur regard le seul nom de Jean-Paul Choppart. Ces privilégiés ne demandant qu'à se retrouver plus nombreux, c'est tout naturellement que ce personnage trouve sa place dans une rubrique qu'on pourrait considérer comme un petit Panthéon de la littérature enfantine, à condition d'admettre que les morts qui y figurent n'y reposent pas totalement, et qu'ils restent en vie tant qu'ils continuent d'agiter notre esprit et notre fantaisie.

Un jeune monstre

Car de Jean-Paul Choppart c'est une image gesticulante et grimaçante qui demeure : ce jeune garçon ne peut rester en place, et dire

qu'il est turbulent serait vraiment trop peu dire. Autant que le texte, l'illustration y est sans doute pour quelque chose¹. Violence d'autant plus signalée qu'elle se manifeste

1. Sur la question de l'illustration, ainsi que sur la fortune éditoriale du texte, d'abord intitulé *Les Aventures de Jean-Paul Choppart*, voir Ségolène Le Men, « De Jean-Paul Choppart à Struwwelpeter », *Revue des Sciences Humaines*, n°225, 1992.

dans une famille d'honorables bourgeois et non dans certains bas-fonds pour lesquels ce « mauvais sujet » paraît sentir comme une attirance naturelle. Car l'enfant est ici par nature délinquant, ou du moins doit-il l'être pour mériter sa place dans un des premiers feuilletons du XIX^e siècle, en même temps l'un des premiers vrais romans pour enfants. L'auteur, Louis Desnoyers, assez fin pour anticiper la critique à venir de cette idéologie répressive, en rajoute dans la liste des défauts : « Jean-Paul était fainéant, gourmand, insolent, taquin, hargneux, peureux, sournois ». Il illustre l'échec – provisoire – d'une éducation bourgeoise trop indulgente, dont le héros reconnaîtra cependant les avantages. Mais ce thème des « défauts horribles », si commun dans la littérature édifiante, est traité avec une délectation qu'on ne retrouve que dans nos récits modernes, où l'enfant espiègle est devenu une sorte de modèle. Sans avoir mauvais cœur, il est poussé par un « génie méchamment inventif », maltraite les plus petits et vole la croûte de leur pain en les réduisant, « les malheureux, à ne manger que la mie ! » Le narrateur ne cesse d'affecter un ton exagérément scandalisé :

« Mais ce qui peut vous donner une juste idée de la perversité de cette jeune âme c'est que... je frémis de le dire !... c'est que Jean-Paul Choppart avait déjà des dettes !

« Oui ! »

« Il devait trois sous à la marchande de gâteaux, deux sous à l'épicier du coin... »

L'emphase souligne les pleins pouvoirs de ce narrateur qui ridiculise par contraste l'historiette où l'on fait tout un drame d'un péché véniel, et qui peut se moquer à peu de frais des frayeurs bourgeoises tout en proposant un véritable plan de redressement à la fois impraticable et lourdement chargé de sens.

En effet, ayant manqué de faire périr sa sœur, Jean-Paul est battu, refuse de prononcer un seul mot de repentir et se sauve,

allant au devant des adversités qui vont l'amender. Le voilà sur le chemin, proclamant son désir de liberté : « Ah bah ! Je veux m'amuser, moi ! Je veux être libre, moi ! Je veux rire si j'en ai envie, moi ! Je n'ai besoin de personne pour vivre, moi ! J'ai de l'argent, moi ! J'ai huit sous dans ma poche, moi ! Je veux me donner du plaisir pour les vexer, moi ! Et surtout je ne veux pas travailler, moi ! »

Quelques années plus tôt, dans *L'Écolier ou Raoul et Victor*, Mme Guizot avait dépeint cette espèce de fureur qui s'empare de l'enfant trop entouré et qui veut se gouverner lui-même. Car l'enfant bourgeois souffre de son bonheur et de sa sécurité. En cela, bien qu'on invoque souvent l'inspiration picaresque, il faut voir une différence avec elle : dans le seizième siècle espagnol, un Lazarillo de Tormes, parce qu'il mourait de faim à chaque page, ne voulait d'aucune liberté et réclamait un maître. Maintenant, il s'agirait de n'avoir besoin de personne, de faire le tour du monde, d'affirmer sa personnalité : « Moi ! moi ! »

L'enfant-marionnette

L'art de Desnoyers est de prendre en compte cette aspiration tout en l'entachant de ridicule. Immédiatement Jean-Paul est en situation risible : grimpé sur un arbre pour voler des cerises, la punition de cette nouvelle faute ne se fait pas longtemps attendre et le voici suspendu à une branche, la tête en bas, les pieds en l'air. Le corps enfantin est une marionnette, que le garde champêtre agite un moment en l'air et dont il tire (étire ?) les oreilles avant de la conduire en prison. Par la suite Jean-Paul sera griffé par un singe, battu à coups de noisetier par un inconnu, fouetté, taloché à la première occasion. Employé dans un cirque et jouant le rôle de Joerisse, tout son rôle consistera à recevoir des coups ; mais de plus il tombe la tête la première dans un tonneau rempli d'œufs et de fromage frais, ce qui donne à son maître

l'idée d'un nouveau rôle, celui de « sauvage », grâce à des plumes de poulet collées sur cet enduit gluant. Quant à Petit-Jacques, son compagnon d'infortune, transformé en « gobe-mouches » sans bras ni jambe il se voit proposer des insectes par les spectateurs ; enfin, tous deux déguisés de force en ours, ils seront obligés de fuir, poursuivis par les fourches des paysans...

Monde outré, théâtralisé, où s'exerce la fascination du cirque tout aussitôt désavouée : on pourrait s'interroger sur le plaisir avec lequel l'auteur maltraite son personnage, lui inflige des humiliations toujours plus grandes. À peu de choses près le corps de Jean-Paul connaît tous les mauvais traitements que subira un Pinocchio lorsque Colodi, pour répondre à la demande des lecteurs, prolongera les aventures de son pantin et se vengera peut-être de ce travail forcé. Droit exercé par l'auteur sur l'être faible qui est aussi son lecteur et qui rit de cette humiliation : le fantasme « on bat un enfant » est peut-être d'abord un fantasme enfantin. « On était des pauvres », « on était malheureux », telles sont comme on le sait les formules par lesquelles les enfants initient leurs jeux. Tout d'un coup Jean-Paul est le jouet des adultes, mais il n'a plus à se bien tenir : mis en laisse, battu, ridiculisé, il se trouve affranchi pour un temps de toute responsabilité, libéré de l'armature morale qu'on lui demandait de se créer. La prééminence du cirque, du déguisement, ménage ce moment de suspension dans l'histoire individuelle, moment donné à lire à l'enfant lecteur lui-même, un instant devenu proie, gibier, mais pouvant régresser à l'état d'objet, de sauvage, d'animal. Enfant devenant véritablement l'âne, pour sa bêtise et sa capacité à recevoir des coups. Alors qu'il est occupé à étriller un âne, un vrai celui-là,

Jean-Paul entend un discours éducatif des plus étranges : « en définitive, il vaut peut-être mieux encore être le domestique d'un âne, mais d'un âne véritable, d'un âne à quatre jambes, que le serviteur de certain petit monsieur de ma connaissance, qui, lui aussi, n'est qu'un petit âne, un âne rétif, et qui ne fait usage des deux siennes que pour courir les champs ».

La découverte de la loi

En même temps on découvre, ou plutôt on vérifie ce que chacun sent ou pressent avant de lire, l'impossibilité d'une régression durable, et le terme imposé à l'errance. Car le sujet des *Mésaventures de Jean-Paul Choppart* est bien là, dans une fuite éperdue, hors d'haleine, une course vers la fin du vagabondage, conduite asociale par excellence au XIX^e siècle, mais aussi au nôtre, quand bien même la législation se fait moins ouvertement stupide et scandaleuse. Avant la torture toujours caricaturale des corps, l'errance avait conduit tout simplement devant le tribunal, au travers d'une mise en scène qui occupe les premiers chapitres du livre. Refusant de donner le nom de ses parents, Jean-Paul est jugé par le maire du village : « Prévenu, attendu qu'il résulte de vos réponses que vous ne connaissez ni le nom ni la demeure de vos parents, et que, par conséquent, vous êtes sans asile et sans moyens d'existence, délit puni et prévu par la loi, je me vois dans la douloureuse nécessité de vous considérer comme vagabond, de vous faire conduire provisoirement dans la prison du village, et de vous expédier ensuite, sous l'escorte de la gendarmerie royale, au chef-lieu du département, où vous serez traduit, sous prévention de vagabondage, devant le tribunal de police correctionnelle ».²

2. L'importance de cette question a été soulignée par Annie Prassolov dans « La découverte du droit dans *Les Aventures de Jean-Paul Choppart* », intervention au colloque de Cerisy « L'Enfant du XIX^e » (juillet 1987), inédit.



Il fut surpris étrillant un âne des plus rétifs.

Les Méaventures de Jean-Paul Choppart,
ill. H. Giacometti, Hetzel
(collection particulière M. E. Lemaire)

La découverte, même parodique, du droit et de la justice se fait donc sur les questions de la propriété et du vagabondage. Jean-Paul a voulu voler des cerises, c'est un délit qu'un simulateur de procès consigne sur un registre, « un registre de papier timbré, qui se conservera pendant des siècles ». Plaisante exagération à laquelle Hugo se chargera de donner corps aux dépens de Jean Valjean.

L'« Histoire mirobolante de Panouille », au chapitre XV, concentre toutes les contradictions du propos. Personnage misérable de la troupe, stupide et pervers, ce Panouille a été enlevé par un mendiant, un de ces faux éclopés, « de ces piteux demandeurs, dont sont infestés nos villages ». Rappel qui donne l'occasion d'évoquer la Cour des Miracles et le roi Maclou Ier, « son affreux conducteur ».

Attrance pour le mystère, la dureté et la solidarité de cette communauté clandestine, mais aussi peur et condamnation, puisque les autorités malgré leurs efforts si louables, n'ont pas réussi à délivrer entièrement nos villes de ces bandes de faux nécessiteux.

Mais ce que dit aussi le texte, c'est que Jean-Paul est d'une classe sociale où l'on éduque les enfants, c'est-à-dire où leur est donnée la chance de pouvoir expérimenter à peu de frais et sous forme réduite, les aléas de l'existence : le vagabondage de Jean-Paul et de Petit Jacques est, sans qu'ils le sachent mais comme le découvre peu à peu le lecteur, organisé par M. Choppart et par un de ses serviteurs, mystérieux homme noir qui à la fois les fait souffrir et joue le rôle de la Providence pour les sauver des dangers vitaux. L'intention est donc moins de punir que de corriger, d'autoriser une aventure sans conséquence irréversible. On peut voir ici l'allégorie d'une société qui de plus en plus protège en n'autorisant que l'illusion de la liberté. En retour, la motivation éducative justifie une sorte de chasse à l'enfant et une complaisance à donner des coups trahissant son accointance avec le sadisme. Ou du moins, celui-ci informe tout texte édifiant, qui doit passer par une situation d'échec ou de malheur pour mieux consoler et faire comprendre les avantages du droit chemin. D'entrée de jeu Desnoyers développe donc les questions qui seront posées à la littérature enfantine, et souligne le paradoxe de cette école de la vie qui est régulée comme la véritable école, et qui constitue la ligne de mire de toute cette littérature, qu'on prenne *Sans famille* ou *Le Tour de la France par deux enfants*.

Les pirouettes de la langue

Enfin par l'ironie perpétuelle qui lui permet d'échapper à un jugement définitif, il montre la non moins grande équivoque du

projet moral lorsqu'il recourt à la forme romanesque. Que surgisse le saltimbanque, le bohémien, le forain, et l'enfant, comme Pinocchio, se précipite. Et avec lui l'auteur, car l'enfant ravi, volontaire ou forcé, fréquentera assidûment le cirque, qui est d'abord une illusion entretenue par le langage, par le boniment. Ne verrait-on que le directeur de ce cirque, le marquis de la Galoche, *Choppart* serait déjà un chef-d'œuvre ; de son vrai nom Jules Bernard, époux de la reine des îles Salmigondis, il représente la déchéance possible des fils de famille, mais la déchéance tentatrice, traînant avec elle le déguisement, le bruit, le dérangement de la morne existence qu'on devine dans ce canton, et surtout la maîtrise du discours. Comme le Matamore de *L'illusion comique*, La Galoche est un être de parole, un virtuose qui essaie de vendre un « Élixir de Mathusalem » parce qu'il faut bien vivre sans doute, mais plus encore parce qu'il faut sacrifier aux exigences de cet art, au mensonge éhonté qui vaut tous les exploits du trapéziste. Nous ne citerons rien de son discours, un morceau de bravoure qui occupe un chapitre et vaut à lui seul d'essayer de se procurer l'ouvrage.

On serait tenté de dire qu'immédiatement Desnoyers a trouvé une forme adéquate, novatrice et prophétique, dépassant à l'avance tout ce qui va se faire pendant de longues années. Cette valeur, Hetzel la reconnaîtra quand il intégrera l'ouvrage à sa bibliothèque. En fait, l'auteur va sans arrêt compléter et remanier une histoire parue d'abord en feuilleton dans *Le Journal des Enfants*. Car Desnoyers est d'abord un journaliste, co-fondateur du *Charivari*, co-fondateur de la Société des gens de lettres, et animateur de ce *Journal des Enfants*, dont il ne contribua pas peu au succès avec *Les Aventures de Jean-Paul Choppart* (1832) et *Les Aventures de Robert-Robert et de son ami Toussaint Lavenette* (1840). Comme l'a montré Ségolène Le Men, les boniments de

La Galoche peuvent être vus comme un clin d'œil aux lecteurs du *Charivari*, « qui y trouvent au second degré l'un des grands thèmes de leur journal de caricatures, la satire de la nouvelle rhétorique publicitaire et des annonces de journaux ». De fait, La Galoche c'est l'illustre Gaudissart de Balzac, ce Gaudissart qui d'ailleurs se charge de vendre des abonnements pour le *Journal des enfants*...

Très au fait des questions d'édition, Desnoyers surveille les rééditions de son œuvre et se montre lui-même excellent bateleur, rédigeant force préfaces et notices dont l'humour participe d'une « réclame » bien comprise : il n'hésitera pas à faire son propre éloge, – toujours sur un mode outré qui l'innocente par avance –, sous le nom de De Frizzolen, correspondant de Gottingen. Une réédition (annoncée comme la douzième) des *Aventures de Robert-Robert et de son fidèle compagnon Toussaint Lavenette* (Bernardin-Béchet, 1880) multiplie les annonces : une dédicace datée de 1853 à sa « chère fille », une préface de la deuxième édition (1843), un « mot » sur la quatrième édition (janvier 1853), et enfin un paragraphe simplement intitulé « Cinquième édition » (22 juin 1857). Ces propos nous renseignent de manière précieuse sur les intentions de l'auteur et sur quelques-unes des péripéties éditoriales. Nous apprenons que Desnoyers dut racheter en bloc chez les bouquinistes, la deuxième édition de 1843, qui avait été adjugée à la criée après la déconfiture de l'éditeur, la veille même de la mise en vente. « Bénéfice net : trois mois d'inutile révision, quinze jours de courses, douze cents francs de rachat. C'est ainsi que la Providence se plaît parfois à encourager les lettres » (Note de l'auteur en 1853).

Son propre éloge s'accompagne du dénigrement de presque tous les autres livres pour enfants ; il faudrait anéantir « d'un seul coup cette prétendue bibliothèque de la jeu-

nesse, dont les rayons plient sous le poids de tant d'erreurs, de notions fausses, d'absurdités, de barbarismes, de solécismes, de préjugés, de superstitions, de niaiseries et même d'immoralités. Combien peu d'ouvrages devraient être préservés de cet autre incendie typographique ! »

En même temps il dessine un grand projet, jamais achevé mais qui donne du poids aux deux romans parus, simples morceaux de cette œuvre ambitieuse, « une suite d'études, comprenant tout l'alphabet de la vie humaine [...] depuis l'A, l'enfance, que j'ai appelée *Paul Choppart* ; depuis l'adolescence, que j'ai appelée *Robert-Robert* ; depuis la jeunesse que j'ai appelée *Pierre, Paul et Jean* ; jusqu'à la puberté, que j'appellerai *Gabrielle* ; jusqu'à la virilité, que j'appellerai *Le fou* ; jusqu'au Z, la maturité humaine, la vieillesse sociale, que j'appellerai *Madame Macaire*, la *Famille de ce bon Monsieur Tartuffe*, les *Mémoires d'une pièce de cent sous*, les *Béotiens*, etc. ».

La littérature enfantine, elle-même encore en enfance, ne manque pas d'ambition. Desnoyers entend rivaliser avec les plus grands. On a parlé d'« *Odyssée dans un canton* » et le personnage de Jean-Paul renvoie à des modèles littéraires. Son allure extérieure, cheveux ébouriffés et parsemés de brins de paille, mains gantées de plusieurs couches de crasse, vêtements déchirés, nous rappelle une des *Nouvelles exemplaires* de Cervantes, *Rinconete et Cortadillo*, où deux fils de

familles plutôt honorables trouvaient leur fierté à se promener « découpus, loqueteux et mal en point » avant de trouver un emploi dans une sorte de Cour des Miracles, cette Cour des Miracles que le public adulte avait redécouverte en 1830 dans *Notre Dame de Paris*. L'édition en volume de *Choppart*, en 1834, contient une planche avec la figure grimaçante du garçon dans l'ouverture d'un soupirail. Ségolène Le Men y retrouve la tête de Quasimodo dans l'oculus au moment du concours de grimaces, illustration célèbre qui ornait la couverture du roman de Hugo. Clin d'œil où se lit la trace d'un deuxième public possible, celui des adultes, pour qui tout héros partant vers l'aventure est un petit Don Quichotte. De fait, Jean-Paul rencontrera un moulin où il travaillera tout prosaïquement pour mériter sa soupe aux choux, après avoir connu un naufrage dans une rivière.

Mais s'il s'inscrit dans une lignée, Desnoyers ouvre aussi la voie à toutes les errances enfantines et nous invite à errer nous-mêmes dans cet entrelacement de textes, dont beaucoup aujourd'hui nous sont difficilement accessibles. Tant pour l'amateur que pour le spécialiste, il nous semble difficile d'ignorer un ouvrage qui, sans compter ses qualités propres, se trouve au point d'intersection du journalisme, du romantisme et de cette littérature pour enfants qui n'a pas encore de nom. ■

